



FESTIVAL Entre légendes et surprises, le 36<sup>e</sup> rendez-vous gersois propose aussi une réflexion politique.

# A Marciac, le jazz fait campagne

## JAZZ IN MARCIAC (32).

Jusqu'au 14 août. Ce soir, 21 h :  
Eric Bibb ; Taj Mahal Trio.  
Rens. : [www.jazzinmarciac.com](http://www.jazzinmarciac.com)

Deux papas pour une naissance, la bonne nouvelle d'un mariage hors d'âge, le retour de la salopette, des anches qui chauffent, une coupure d'électricité qui empêche de dormir jusqu'en fin de rave... Flux de bonnes notes et enthousiasme débordant hormis quelques échos boudeurs persistants (Diana Krall et ses exigences, George Benson) au beau milieu de ces jeux du stade (de rugby) sous chapiteau (6 000 places) où le gratin du jazz, générations confondues et confondantes, a rendez-vous. De la bonne humeur tout en ne sacrifiant rien à la réflexion (*lire ci-dessous*), être festivalier à Marciac, en plein cœur de la ruralité gersoise frappée par un soleil de plomb, à la fois près et loin des pôles urbains, n'est pas de tout repos sensoriel et intellectuel. Retour sur un feuilleton pas soap et néanmoins captivant de in en off et off du off.

**Dopamine.** Jeudi, devant 500 paires d'yeux, est né dans la salle de l'Astrada le beau bébé Factory Quintet. Les pères sont les frères Moutin. La rythmique, faisant autorité dans le milieu, a réussi un joli casting qui a fait mouche autant sur le papier que pour sa première scène à Marciac. Le «*jouage*» cher à Henri Texier avait toute sa place entre Christophe Monniot au sax, Manu Codjia à la six-cordes électrique et Tho-

mas Enhco au piano. Leur premier album, *Lucky People*, sera un des événements de la rentrée.

Backstage, vendredi, quelques minutes avant son entrée sur scène aux côtés de Jacky Terrasson, Portal est un peu chiffon : ses anches souffrent de la chaleur. Ce qui ne l'empêchera pas d'ouvrir grand la porte de sa loge où il fait ses gammes. Et sauf quelques grimaces détectées sur les écrans géants durant ses heureuses prises de souffle, nul n'a pu déceler à l'oreille ces contrariétés techniques qui n'ont en rien altéré la valeur du discours. La soirée s'annonce donc longue, et ce n'est pas Jacky Terrasson qui arrangera les choses, débordant d'une demi-heure sur son horaire.

Malgré l'heure tardive – il est 1 h 30 – le public n'a pas déserté. Et il a raison car c'est maintenant que le taux de dopamine va dangereusement grimper. Si on le présentait lors de la balance, en début d'après-midi par 40 degrés sous la toile du chapiteau où Guillaume Perret, en salopette portée torse nu, peaufinait les réglages du son avec l'Electric Epic, ce n'était que l'arbre qui cache la forêt.

Après plus de 100 concerts en tournée, le souffleur savoyard continue généreusement de distribuer des baffes. Samy Thiébault, saxophoniste programmé dans le festival bis, en convient après avoir assisté à cette expérience frontale live : «*J'ai vraiment pris une claque, hier soir*», recon-

naît-il avec d'autres musiciens tous impressionnés par la prestation électrique de la veille. *Circe*, en intro, donne le ton du quartet dans sa prise d'espace. Entre vertiges éthiopiens et electro abyssale, s'intercale *Shoobox*, bombe issue du deux-titres sorti au printemps. A 3 heures, fin sur *Troglodyte Polyglotte Anthropomorphique*, que ces quatre monstres – Jim Grandcamp à la guitare électrique, Philippe Bussonnet à la basse et Yoann Serra à la batterie – pulvérisent. On atteint l'intensité et l'énergie des soirs zorniens que Marciac garde en mémoire : public debout sur les chaises. Et tous les perchés n'ont pas 20 ans ! «*Ma musique s'adresse à tous, de 4 à 104 ans*», confirme Perret à l'after, sorte de rave-jazz en forêt.

**Calebasse.** Samedi, aucune inquiétude pour la billetterie, car, même habitué du lieu, le pimpant Ahmad Jamal, 83 ans, a remporté les 6 000 suffrages en présentant en avant-première *Saturday Morning*, album qui sort à la rentrée (le 24 septembre) chez Jazz Village/Harmonia Mundi. Symbole de raffinement, le pianiste, dont la manche gauche de sa chemise blanche portait au poignet son prénom brodé, réitère l'exploit de *Blue Moon*, modèle de postérité, avec cette architecture de l'espace sculptée par une trame rythmique irréprochable. Marque des grands, le natif de Pitts-

burgh – qui nous apprenait le récent mariage de Yusef Lateef (92 ans), son partenaire à Marciac il y a deux ans et à Vienne cette année – ne s'est pas trompé pour personifier son quartet. On y retrouve, comme sur *Blue Moon*, le gros son swing de l'implacable contrebassiste Reginald Veal ayant œuvré chez Wynton Marsalis et Diannes Reeves, le drumming vélocité de Herlin Riley, lui aussi échappé de chez Marsalis, et Manolo Badrena, percussionniste d'origine portoricaine qui s'est illustré auprès de Joe Zawinul.

Samedi soir sur scène, il s'éclate avec ses nouveaux jouets qu'il a dénichés dans l'après-midi chez un des exposants du village. Des maracas de Cuba et un *requere*, une calebasse enserrée dans un filet de perles : «*J'ai beaucoup de mal à en trouver aux Etats-Unis, je profite de ma venue à Marciac pour les acheter*», explique Badrena en ballade dans la bastide gersoise.

Marciac touche à l'infini du jazz, comme le disaient deux piliers, Benny Golson et Sonny Rollins, en discussion dans un aéroport dont Samy Thiébault fut témoin : «*Le jazz, c'est comme une ligne d'horizon que l'on ne peut pas atteindre. On n'en a jamais fini.*» Et ce n'est pas Wayne (Shorter), Ahmad (Jamal), ou Archie (Shepp), tous loin de songer à la retraite, qui diront le contraire.

Envoyée spéciale à Marciac  
DOMINIQUE QUEILLÉ

